



BRIAN BLOMERTH

nous si quelque chose avait mal tourné», écrit Carl A.P. Ruck

Curieux manège, où l’amateurisme débridé le dispute à l’extrême scientificité. A l’image de « Captain Trips », d’Aldous Huxley ou de Robert Gordon Wasson, « les amateurs ont joué un rôle décisif dans l’histoire des psychédéliques – moi-même, j’en suis un », rappelle Michael Pollan, dans son jardin bordé de cactus. Il enseigne à l’université de Berkeley, en Californie, où il a cofondé un Centre pour la science des psychédéliques. S’il fait aujourd’hui autorité sur ces substances, le journaliste a commencé par écrire sur la nourriture. Le parallèle est frappant avec les Wasson. Robert et Valentina se sont d’abord intéressés aux qualités culinaires de ces champignons – découverts au cours de leur voyage de noces, en 1927 –, avant d’explorer leur rôle sociétal. Le livre de recettes qu’ils projetaient initialement d’écrire s’est transformé, au fil des recherches, en *Mushrooms, Russia and History* (« champignons, Russie et histoire », 1957, non traduit), un traité divisant l’humanité en deux blocs – les peuples mycophiles, qui adorent les champignons, et les mycophobes, qui en ont horreur. Pour le botaniste italien Giorgio Samorini, « Wasson avait les atouts et les défauts de l’amateurisme : il avait le don de lier des données issues de champs très différents, mais sa méthodologie manquait de rigueur ».

De fait, parmi les héritiers revendiqués du banquier, certains ont brodé des théories hasardeuses, flirtant avec les pseudo-sciences. Ainsi du touche-à-tout Terence McKenna, pour qui l’espèce humaine descendrait de primates ayant consommé des champignons hallucinogènes, à la fin de l’ère glaciaire. Une thèse balayée par la majorité des scientifiques. « Les catégories proposées par Wasson et ses héritiers sont souvent simplistes, voire essentialistes, tranche le biologiste britannique Merlin Sheldrake. Par exemple, la distinction entre peuples mycophiles et mycophobes aurait dû être considérablement affinée. »

Le scientifique étudie comment les champignons ont façonné le vivant, en permettant aux plantes de communiquer entre elles, par exemple. Et comment ils pourraient déterminer notre futur, en remplaçant certains types de plastiques ou d’aliments. « Pendant des siècles, les scientifiques ont dédaigné les champignons, assimilés à tort aux plantes jusque dans les années 1960, reprend Merlin Sheldrake. Je vois deux raisons à cela : trop petits ou trop lointains, ils ont souvent été assez difficiles d’accès. Et ils sont associés à la mort, à la pourriture. » Ce dernier argument avait déjà été formulé, en son temps, par Robert Gordon Wasson pour expliquer la stigmatisation des champignons dans les pays anglo-saxons. Merlin Sheldrake sauve une autre intuition du banquier new-yorkais : « Wasson avait raison, je crois, d’établir un lien entre les champignons hallucinogènes et la spiritualité. »

**AVÈNEMENT DES COMMUNAUTÉS NEW AGE** Déclarés illégaux en 1970, les psychédéliques doivent en partie leur salut aux communautés new age qui ont perpétué leur usage, sur la Côte Ouest des Etats-Unis. Beaucoup d’acteurs de la « renaissance psychédélique » observée depuis une vingtaine d’années sont ainsi passés par l’Institut Esalen, une communauté spirituelle fondée en 1962, en Californie, d’après les préceptes d’Aldous Huxley. Parmi ceux qui y ont séjourné figure Robert Jesse, chercheur de l’université Johns-Hopkins, à Baltimore. C’est l’un des auteurs d’une étude, publiée en 2006 dans la revue internationale *Psychopharmacology*, qui a relancé l’intérêt des scientifiques pour les psychédéliques : elle confirme que la psilocybine peut susciter des expériences mystiques.

Sur cette lancée, des dizaines d’études ont depuis été réalisées dans les plus grandes universités américaines, suggérant que la psilocybine aide à soigner des troubles aussi divers que l’anxiété des malades du cancer, l’anorexie ou l’addiction à la cigarette. Pour-

quoi les scientifiques préfèrent-ils la psilocybine au LSD ? « Elle a une image moins controversée dans l’imaginaire collectif, ce qui facilite les financements et les autorisations, explique Frederick Barrett, neuroscientifique à l’université Johns-Hopkins. Et ses effets durent entre quatre et six heures, contre plus du double pour le LSD. Les volontaires des études n’ont donc pas besoin de dormir sur place. »

Frederick Barrett est l’un des rares chercheurs à avoir décroché de l’argent public pour étudier les psychédéliques – l’essentiel des dons provient, pour l’heure, de philanthropes et de laboratoires pharmaceutiques. Pour résumer l’état de la recherche, le neuroscientifique cherche la formule adéquate : « La psilocybine augmente les connexions neuronales. Le cerveau est comme reformaté. Les zones où se créent des boucles de ressassement, caractéristiques des états dépressifs, deviennent plus flexibles. Voilà pourquoi elle peut enclencher des changements décisifs de comportement. »

On n’est pas si loin des Portes de la perception, d’Aldous Huxley, ouvrant sur l’infini. D’après certains neurologues, les psychédéliques ramènent surtout en enfance : des imageries cérébrales ont montré que ces substances stimulent la plasticité cognitive – une élasticité que les humains développent jusqu’à 4 ans, l’âge auquel se fixe l’ego. « Les enfants sont moins figés dans leurs convictions que les adultes, dont la conscience se concentre sur des tâches à exécuter, explique le journaliste Michael Pollan, en s’appuyant sur les travaux d’une collègue de Berkeley, la philosophe Alison Gopnik. Sous psychédéliques, notre cerveau retrouve sa capacité enfantine d’apprentissage et d’exploration. »

#### « MOBILIER DOUX » ET COULEURS PASTEL

Comme les antidépresseurs, ces substances produisent de la sérotonine. Mais contrairement à ceux-ci, en revanche, leurs effets semblent immédiats et durables, sans créer de dépendance. La principale contre-indication, à ce jour, concerne les personnes souffrant de schizophrénie, ainsi que leurs proches parents. Tandis que 8,9 millions d’Américains prennent des antidépresseurs, dont 30 % sans résultats convaincants, ces promesses attirent, inéluctablement, les investisseurs. Le laboratoire qui mise le plus activement sur la psilocybine s’appelle Compass Pathways. Il a été fondé par un couple qui évoque, au moins par ses origines, les Wasson : l’homme d’affaires américain George Goldsmith et son épouse, le médecin russe Ekaterina Malievskaia. Ils ont créé la société en 2016, à Londres, après avoir constaté que les antidépresseurs ne soignaient pas leur fils. Leur principal actionnaire ? Le tycoon allemand Peter Thiel, cofondateur de PayPal et éphémère conseiller du président Donald Trump.

Avec d’autres start-up, Compass Pathways s’est livrée, ces dernières années, à une spectaculaire guerre des brevets. « Produire un médicament est onéreux : sans le secteur privé, il sera difficile de démocratiser ces substances », juge le journaliste Michael Pollan. « La dynamique compétitive entre ces sociétés m’afflige », renchérit Roland Griffiths, directeur du Centre de recherche sur les psychédéliques et la conscience, au sein de l’université Johns-Hopkins. Cette rivalité est antithétique de ce que ces composés devraient nous enseigner : l’élan vers autrui, la compassion... »

Si elle se concentre sur des questions chimiques, cette guerre des brevets touche aussi les fameux « sets and settings », jadis esquissés par Al Hubbard, « Captain Trips ». Tous les chercheurs s’accordent sur leur importance : pour engendrer des transformations positives, les molécules doivent être administrées dans un cadre rassurant, par des thérapeutes aguerris. De ce protocole assez standard, Compass Pathways a tenté de breveter certains aspects, jusqu’à l’absurde : la présence dans la salle de soins d’un « mobilier doux », d’un « système audio haute résolution » ou de « couleurs pastel », voire la main tendue du thérapeute...

Le sujet est d’autant plus sensible que plusieurs guides spirituels ont récemment fait l’objet d’accusations de violences, y compris sexuelles, rapportées dans une série de podcasts du « New York Magazine ». Le fantôme de Charles Manson hante les esprits les plus prudents : « Les psychédéliques sont des outils extrêmement puissants qui, entre de mauvaises mains, peuvent produire des dégâts considérables », s’alarme Roland Griffiths. Depuis

2019, plusieurs villes, comme Denver, Seattle ou Washington, ont dépénalisé l’usage de la psilocybine, qui reste prohibée au niveau fédéral ; l’Etat de l’Oregon a même autorisé son usage thérapeutique. « Il suffit d’un fait divers très médiatisé pour retourner l’opinion publique », s’inquiète M. Griffiths, en faisant visiter sa salle de soin ultra-sécurisée, à la décoration feutrée – un bouddha, jugé trop cliquant, vient d’être retiré.

#### FORMATIONS SPÉCIALISÉES

Une telle exigence sera-t-elle respectée, à mesure que se diffuseront ces substances ? Les formations de thérapeute prolifèrent déjà, dans une certaine confusion. « Près de 350 entreprises ont été créées sur le marché des psychédéliques ces deux dernières années, relève Michael Pollan, dont le centre, à Berkeley, propose lui aussi des formations spécialisées. Certaines ont des idées affreuses... Je connais deux géants des nouvelles technologies qui proposent des psychédéliques à leurs cadres, pour souder les équipes. »

L’effervescence gagne la Californie entière, de la Silicon Valley à Hollywood, où les champignons magiques colorent les intrigues d’une cascade de films et de séries. En 2020, dans l’un des épisodes de l’émission « The Goop Lab », l’actrice Gwyneth Paltrow a filmé, pour Netflix, une retraite spirituelle en Jamaïque, sous psilocybine. Michael Pollan vient de tourner, pour la même plate-forme, une série documentaire en quatre épisodes, adaptée de son best-seller *Voyage aux confins de l’esprit* (2018, Quanto). « Ces substances peuvent aider tout un chacun, même ceux qui ne sont pas malades au sens clinique », prêche l’ethnopharmacologue Dennis McKenna.

Lui a toujours voulu démocratiser leur accès : en 1976, à la suite d’un voyage en Amazonie, il avait publié, avec son frère Terence, un manuel pour faire pousser soi-même des champignons hallucinogènes. « Comme dans toute pratique spirituelle, il existe des charlatans qui cherchent à dominer des personnes vulnérables ou à faire de l’argent sans éthique... Il faut signaler chaque abus, admet McKenna. Cela dit, l’approche médicalisée doit pouvoir cohabiter avec d’autres modèles. Nous avons tant à apprendre des sociétés indigènes qui ont, les premières, développé un savoir autour des psychédéliques. »

Souffrant de dépression après qu’un cancer du sein lui a été diagnostiqué, l’Américaine Erica Rex a participé, en 2012, à une étude de Johns-Hopkins. « La psilocybine m’a aidée à me sentir mieux », convient cette journaliste scientifique, qui prépare un livre sur les thérapies psychédéliques. « En valorisant la coopération plutôt que la hiérarchie, ces thérapies subvertissent le modèle patriarcal, dont ne sont pas encore sorties la psychiatrie et la psychanalyse, avance-t-elle. La thérapie psychédélique invite le sujet à s’écouter, pas à se plier aux prescriptions d’un médecin omniscient. »

La journaliste pointe cependant plusieurs dérives. Le développement d’interfaces reliant le cerveau à une intelligence artificielle pourrait, à terme, être utilisé dans le domaine des maladies mentales, comme s’y attellent déjà Psyber et Neuralink, des start-up financées respectivement par Peter Thiel et Elon Musk. « Que feront ces entreprises des informations, intimes voire traumatisantes, recueillies au cours d’une thérapie psychédélique ? », déclare, alarmée, Erica Rex. Elle s’inquiète aussi de « l’inflation égoïque » que produisent ces substances chez certains thérapeutes, au risque qu’ils se muent en gourous. « Comme le dit un professeur de psychiatrie à l’université UCLA [de Los Angeles], le pionnier Charles Grob, les psychédéliques sont des “amplificateurs non spécifiques”. Ils tendent à accentuer des qualités ou des défauts préexistants. »

Après une prise volontaire de LSD, Aldous Huxley s’est éteint dans la béatitude, le 22 novembre 1963, à 69 ans ; quelques heures avant sa mort, John Fitzgerald Kennedy était assassiné. Un scénario prédit par l’ultime livre d’Huxley, *Ile*, où l’extase induite par le *moksha*, un champignon hallucinogène, est brutalement interrompue par des troubles politiques. Du meilleur au pire des mondes, quel avenir pour les psychédéliques ? Le dernier mot d’*Ile* invite à la prudence : « Attention. » ■

AURELIANO TONET

Prochain article La France et le spectre du champignon maléfique